

A LA MÊME LIBRAIRIE

**Recueil de pièces et dialogues à l'usage des écoles**, par une amie de la jeunesse, un volume in-12. 3 »

**Sainte Catherine**, drame en quatre actes, en vers, avec prologue et épilogue, par l'abbé PRAVAT, 1 vol. in-12. 4 »

**La Vénérable Jeanne de Lestonnac**, drame en trois tableaux : 1<sup>er</sup> tableau, la jeune fille ; 2<sup>e</sup> tableau, la mère ; 3<sup>e</sup> tableau, la fondatrice, 1 vol. in-12. . . . . 2 »

**Un épisode de la Chouannerie**, par le docteur BILLAudeau, 1 vol. in-18. . . . . 1 »

**La Religion en action**, théâtre de la jeunesse : drames, pastorales, tragédies, comédies-vaudevilles, chants pour distributions de prix, fêtes de supérieurs, et autres solennités :

Moïse sauvé des eaux. — La fille de Jephté. — Anna la prophétesse, suivie des Bergères de la Palestine au temps du Messie. — Eustache, martyr. — Lucie, vierge et martyre. — Clotilde ou la conversion des Francs. — Ingelburge ou l'épouse chrétienne. — La vraie religion, poème en 4 chants. — Azémia ou la charité chrétienne. — La Réparation ou la rencontre providentielle. — Alséna ou la prise de Jéricho. — Poésies diverses. — Pélage ou la croix affranchie. — La bonne demoiselle ou le voyage en Terre-Sainte. — Magdalena ou la petite fille corrigée. — Le double sacrifice ou la vertu récompensée. — Le retour de Tobie, drame sacré en trois tableaux. — La petite saltimbanque, en trois actes ou tableaux.

Chaque volume se vend séparément 0 50 franco.

POUR JEUNES FILLES

# L'HOLOCAUSTE

DRAME HISTORIQUE

Orange — 1794

Par l'Abbé HENRI DEYGLUN

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS | POITIERS  
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10 | 4, RUE DE L'ÉPERON 4

1896

L'HOLOCAUSTE

DRAME HISTORIQUE

POUR JEUNES FILLES

---

# L'HOLOCAUSTE

DRAME HISTORIQUE

Orange — 1794

Par l'Abbé HENRI DEYGLUN

---

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS

10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

POITIERS

4, RUE DE L'ÉPERON 4

1896

A LA GLOIRE DU SAINT-SACREMENT

ET

A LA MÉMOIRE DES RELIGIEUSES SACRAMENTINES

VICTIMES DE LA TERREUR

---

A MADAME LA SUPÉRIEURE

ET AUX RELIGIEUSES SACRAMENTINES  
DU COUVENT DE CARPENTRAS

*Qu'il me soit permis de vous dédier ces quelques pages, à vous qui me les avez instamment demandées pour glorifier vos grandes ancêtres de 1794, à l'occasion du 1<sup>er</sup> Centenaire de leur mort; à vous qui m'avez ainsi procuré l'avantage de parcourir vos riches annales et en particulier cette admirable vie de la Mère de la Fare, votre Fondatrice, celle qui vous a légué son esprit avec ses cendres; à vous enfin chez qui ce Drame a reçu, il y a deux ans, son baptême, ayant pour parrain votre vénéré Supérieur, pour marraine votre plus insigne bienfaitrice, pour témoins les meilleurs amis de votre maison, et pour berceau l'âme de vos chères élèves.*

# L'HOLOCAUSTE

DRAME HISTORIQUE

---

Prologue — 3 Actes — Apothéose

---

Ce Drame n'en est pas un, au sens classique du mot. C'est une simple reconstitution, la « Représentation » d'un ensemble de « Faits et dictés » se rattachant à la mort héroïque de plusieurs saintes femmes ; Actes des Martyrs, dirions-nous, s'il était permis d'anticiper sur les jugements de la sainte Eglise.

De là, la physionomie *sui generis* de ce drame, écrit sous la dictée de l'histoire, rapprochant tout au plus les événements et les personnes, et s'attachant surtout à rendre « croyable » « ce qui est arrivé ». Sa valeur, s'il en a une, est toute dans le « Document ». L'intérêt est dans la *réalité* des faits, si émouvants et si rapprochés de nous par le temps et le lieu. Avec sa simplicité presque sauvage, avec le laisser-aller voulu de son style, avec son genre « nature » il n'a que le mérite d'être un drame « vécu », si l'on peut employer ce terme, là où l'on rencontre, à chaque pas, la Mort.

## PERSONNAGES DU PROLOGUE

---

LA RÉVÈRENDE MÈRE DE LA FARE.  
UNE SACRAMENTINE.

MARIE  
MADELEINE } grandes élèves  
LOUISE }  
LÉONIE }

JEANNE, moyenne.

THERÈSE, petite.

Figurantes ou rôles très courts :

Des élèves moyennes et des petites. — Plusieurs Sacramentines.

## L'HOLOCAUSTE

---

### PROLOGUE (1)

BOLLÈNE, 1794.

COUR-JARDIN DU PENSIONNAT.

Un mur, au fond; arceaux, à gauche; arbustes, à droite; au milieu, une Vierge de pierre. Les élèves sont en récréation. — Les grandes, assises et groupées près de la Vierge, causent à voix basse, en faisant des bouquets, une couronne et une guirlande pour la statue. — A gauche, un peu en arrière, les moyennes s'amuse à divers jeux à demi bruyants. — A droite ou sur le devant de la scène, les petites font le rondeau, en sautant et en chantant : *Nous n'irons plus au bois; les lauriers sont coupés* (bis). Puis, un couplet, pendant lequel — le rondeau se ralentit, pour reprendre, avec le refrain, son mouvement très vif.

Une d'elles fait semblant de tomber; cris, éclats de rire; — une autre est mise au milieu; — une autre se place le dos tourné... etc. Pendant tout cet acte, dans le fond du théâtre, une Sœur passe et repasse lentement, pensive ou récitant son Rosaire, tout en surveillant les élèves.

(1) Ce prologue peut être supprimé, comme aussi être joué à part, avec le titre : *Un pensionnat sous la Terreur*.

L'HOLOCAUSTE.

SCÈNE I<sup>re</sup>

TOUTES LES ÉLÈVES.

*A la 2<sup>e</sup> reprise du refrain, Jeanne, accourant du côté gauche, s'écrie :*

Une nouvelle ! une nouvelle !  
Le rondeau s'arrête ; toutes regardent.

THÉRÈSE.

Ah ! tant mieux ! Son nom ?

MARIE ET LÉONIE (*à la fois*).

De quel pays ? — A quelle classe ?

JEANNE (*haussant les épaules*).

C'est tout le contraire. Il y en a deux qui partent :  
c'est une mauvaise nouvelle....

*Toutes éclatent de rire et reprennent leurs attitudes et leurs jeux.*

THÉRÈSE.

Bavarde, va !... Nous te croirons encore !

MADELEINE.

Ce n'est pas la première fois qu'elle nous en conte.

LOUISE.

Ce ne sera pas la dernière.

JEANNE.

Je vous assure... Non, je ne ris plus. Je viens du  
parloir...

TOUTES.

Encore !

JEANNE.

Oui, vous allez voir si on ne va pas venir appeler...

TOUTES.

Qui ? Qui donc ? Moi ?

JEANNE.

Ah ! vous me croyez maintenant, hein ?

TOUTES, puis LOUISE.

Oui... Non... Tu nous fais cuire à petit feu !

JEANNE.

Eh bien ! c'est Rose et Marguerite, et peut-être  
Claire. (*Ces 3 élèves, une grande, une moyenne et une  
petite, disent ensemble : Moi ? — Comment ? — Nous ?  
et elles se rapprochent de Jeanne qui continue :*) Oui,  
M<sup>me</sup> la marquise d'Espérandieu vient d'arriver...

ROSE ET MARGUERITE.

Maman ! (*Elles partent, puis s'arrêtent. Jeanne con-  
tinue vivement :*) Attendez ! On dirait que c'est moi... ;  
on viendra vous appeler. Mais, maintenant M<sup>me</sup> la  
marquise cause avec notre Révérende Mère. Je suis  
allée, par hasard...

TOUTES.

Oh !...

THÉRÈSE, *riant*.

Tu es toujours à rôder autour du parloir.

JEANNE.

Eh oui ! C'est pour surprendre quelques nouvelles et vous les apporter. — Vous en êtes bien aises, et moi, je m'expose à être punie.... à cause de vous...

(toutes rient.) MADELEINE.

Oh ! oui, oui, c'est cela ; nous devrions nous mettre à tes genoux, pour te remercier !...

JEANNE.

Eh bien ! vous ne saurez rien. J'avais pourtant beaucoup de choses à vous dire...

LOUISE ET LÉONIE, *presque en même temps*.

Dis vite : tu es si gentille !  
Tu nous fais mourir d'impatience !

JEANNE.

Eh bien ! j'ai vu la Révérende Mère aller au parloir ; j'ai pris un prétexte pour aller lui parler jusqu'à la porte, et alors j'ai pu voir d'abord M<sup>me</sup> la marquise, les yeux rouges, et puis, je crois, la nourrice de Claire... La Révérende Mère s'est mise à pleurer et...

THÉRÈSE.

Et toi, tu avais envie de rire ?

JEANNE.

Un peu. — Mais vous allez voir. — J'écoutais derrière la porte. D'abord, je n'ai rien entendu : on ne parlait pas (*rires*) ; sans doute, on ne faisait que pleurer ; puis j'ai saisi, par-ci par-là, quelques bribes de la conversation. Il faut vous dire que la Révérende Mère et la marquise ont été, je crois, élevées ensemble, à la Visitation d'Avignon. Vous comprenez...

TOUTES.

Oui, oui ; mais finis ton histoire.

JEANNE.

J'ai entendu les mots : Révolution... couvent... terreur... suspect... congé... fin du monde... Enfin je ne sais pas ce qui va arriver, mais...

*Les petites éclatent de rire.*

THÉRÈSE.

La voilà encore pour nous faire peur.

*En chœur et en sautant* : Nous n'irons plus au bois, etc.

JEANNE, *un peu haut*.

Oh ! les sottes ! Elles ne comprennent rien et ne pensent qu'à jouer. Vous ne voyez donc pas que,

depuis quelque temps, nos maîtresses se cachent pour pleurer et parler en secret ; qu'elles vont encore plus souvent prier à la chapelle ? Que sais-je ? Ce n'est plus comme auparavant, depuis qu'on a pris la Bastille et que la reine Marie-Antoinette...

*Le rondeau continue de plus belle.*

MARIE.

Que ces enfants sont insupportables !... Petites, si vous ne pouvez rester tranquilles, allez vous amuser plus loin. Jeanne, viens ici, nous causerons.

ROSE ET MARGUERITE

Oh ! nous n'attendons plus : nous allons voir maman. Viens-tu, Claire ?

*Toutes les trois se dirigent vers la Sœur et sortent avec elle ; Jeanne les suit peu après, à pas de loup.*

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MOINS JEANNE, ETC.

LOUISE, *pensive.*

Si près de la sortie, trois qui s'en vont !... Oh ! mais il doit se passer des choses extraordinaires... Ça va recommencer : on va encore nous tuer....

MADELEINE.

On disait que ce serait fini, après la mort du tyran et des prêtres insermentés, et ça recommence, paraît-il.

MARIE.

Moi, je vais écrire à mon oncle de venir me chercher au plus tôt.

LÉONIE.

Je ne comprends pas que marraine ne soit pas encore venue me prendre.

LOUISE.

Moi, j'ai envie de m'en aller toute seule et tout de suite.

THÉRÈSE

Si tout le monde s'en va, moi, je ne reste pas.

LÉONIE

Pauvre chère, et où iras-tu ? tu es orpheline... Mais sois tranquille, je resterai, moi ; est-ce que tu crois que j'abandonnerai nos maîtresses ? Oh ! il faudrait ne pas avoir de cœur.

MADELEINE.

Ce ne serait pas bien, en effet, si elles doivent rester ; mais, bien sûr, on va les chasser, et alors notre place est auprès de nos parents. Oh ! j'ai bien peur pour mon père, ancien officier !... et ma chère mère !... elle ne vit plus, depuis que mon père a été dénoncé comme ayant servi dans l'armée royale. Il y a reçu quatorze blessures. Ah ! il dit souvent qu'il préférerait cent fois avoir été tué sur le champ de bataille, comme mon

grand-père, qui fut tué à Fontenoy. Je vais vous dire à quel moment. Les Anglais offraient aux Français de tirer les premiers ; mais nos officiers, avec une politesse exquise, leur dirent : « Après vous, messieurs les Anglais. » A la première décharge, mon grand-père, qui saluait de l'épée, tomba foudroyé !...

LOUISE.

C'est bien la mort d'un gentilhomme.

MADELEINE.

C'est aussi la mort d'un chrétien, car il s'était confessé le matin même et avait communiqué ; on avait célébré la messe au camp ; c'est le cardinal de Bourbon qui officiait, en présence du roi et de la cour.

Oh ! c'était un temps !...

— *Toutes sont graves, attentives, silencieuses. — On entend des coups de sifflet, puis des huées, puis la Carmagnole.*

Dansons la Carmagnole,  
Vive le son (*bis*).  
Dansons la Carmagnole,  
Vive le son du corbillon.

MARIE.

Maintenant, c'en est un autre...

LOUISE.

Les voilà qui recommencent avec leurs chansons et leurs cris. Ça me donne le frisson.

LÉONIE.

A moi, le jour, ça ne me fait rien : je m'y suis habituée ; mais la nuit ! D'abord, ça me réveille en sursaut, puis, si je parviens à me rendormir, cela me donne des cauchemars affreux. Ainsi je vois... le couvent tout en feu et le ciel tout rouge...

— *Les sifflets redoublent. — Les petites et les moyennes se sont rapprochées de la Vierge ; quelques-unes disent : Maman ! j'ai peur !*

### SCÈNE III.

LES MÊMES. — JEANNE. (*La Sœur se promène toujours en récitant son rosaire.*)

THÉRÈSE.

Ah ! voilà Jeanne ! Elle va sans doute nous renseigner.

JEANNE, frappant du pied.

Pas moyen de savoir ce qui se passe dehors : nos maîtresses ne savent pas grand'chose ou n'osent rien nous dire, de peur de nous effrayer. — Elles me répondent toujours : « Priez, priez... Hier, en allant me confesser, j'ai essayé de tirer quelque chose de M. l'aumônier. — Vous savez qu'on ne le voit plus que le matin, à la chapelle. — Pour le retenir un moment de plus, je lui ai dit que je ne me rappelais

plus ma pénitence ; pendant qu'il me la répétait, j'ai hasardé : « Mon Père, est-il vrai que nous avons à nous préparer au martyre, à aller en prison ou même... à sortir du pensionnat ? »

(*Toutes* : Eh bien ?...)

Il m'a fermé la grille au nez, en murmurant : « Ceci n'a aucun rapport avec la confession. Demandez-le au jardinier. »

THÉRÈSE.

Ah ! oui, le jardinier ! un sourd-muet, un maladroit, un ignorant !... L'autre jour, il avait à la main le bréviaire de M. l'aumônier : il essayait d'épeler sans doute... Quand il a vu que je le regardais, il a été bien embarrassé... de son livre ; il a fait comme s'il l'avait trouvé sur un banc, et il s'est remis à bêcher... Seulement, il doit être aveugle, comme il est sourd : dans son trouble, n'a-t-il pas coupé le grand rosier !...

MADELEINE.

C'est donc ça !... Ces belles roses pourpres étaient tout autour effeuillées ; la terre en était rouge... on aurait dit du sang.

LÉONIE.

Ce qui est sûr, c'est que ce jardinier est très impoli : il ne salue jamais une élève.

LOUISE.

Ce n'est pas faute d'avoir un chapeau : on dirait un parasol ; on ne voit que le bout de son nez.

JEANNE.

Alors, j'ai questionné le jardinier de la part de M. l'aumônier...

TOUTES.

Mais il est muet !

JEANNE.

Pas avec tout le monde : je l'ai surpris appelant Azor. Je lui ai posé les mêmes questions ; il m'a répondu : « Moi, je ne lis pas les journaux... demandez à M. l'aumônier. » C'est à perdre patience ! Je ne sais plus à quel saint me vouer.

THÉRÈSE.

Puisque tu t'es si bien confessée, je vous ferai aussi ma confession publique : c'est une bonne préparation à ce qui pourrait nous arriver. Hier, la Sœur tourrière était si absorbée dans son rosaire qu'elle n'a pas entendu sonner au parloir ; je passais par là, je me suis bien gardée de... l'éveiller, et j'ai pris son accent pour répondre à sa place au visiteur. Ce devait être un fournisseur : une grosse voix ; bref, je lui ai demandé : « Doit-on nous tuer cette semaine ? ». Il m'a répondu : « On a tué tous ces jours-ci et on tuera en-

core demain : il y a tant de monde... votre tour va venir. > Je me suis sauvé comme une folle...

LES PETITES.

O mon Dieu, sauvons-nous !...

JEANNE (*éclatant de rire*).

Ah ! ah ! ah ! C'est le garçon boucher. Il t'annonçait qu'on allait nous tuer... des moutons... C'est fête à Bollène, nous en profiterons.

TOUTES.

Ah ! tant mieux ! quelle chance ! (*Les petites reprennent leur rondeau dans le fond, sauf Thérèse.*)

JEANNE.

Ainsi, Mesdemoiselles, entre toutes, c'est tout ce que vous avez appris. Il faut encore que ce soit moi qui vous renseigne... et puis, on refuse de me prêter une épingle à cheveux (*protestations. — Oh ! non !*) ou de me laisser copier une dictée... (*Nouvelles protestations : Jamais !*) Eh bien ! tenez, je reçois la gazette...

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, PLUS LA SŒUR.

MADÉLAINE.

Mais on ne laisse entrer aucun journal.

JEANNE.

Bonne maman m'envoie toujours mes confitures, comme je le lui ai recommandé, pliées dans un mauvais journal. Cette fois-ci, ma confiture de groseilles m'est arrivée, pliée dans un journal rouge... (il y avait un pot cassé) ; je l'ai dévoré.

TOUTES.

La confiture ?

JEANNE, *se fouillant les poches*.

Et le journal aussi... Pourtant, je crois en avoir gardé un petit bout... Ah ! je l'ai ! Je vais vous le lire... Seulement, il ne faudrait pas que Sœur Saint-Matthieu... cela lui ferait trop de peine... (*On l'entoure entièrement.*) Je ne vous lirai que....

TOUTES (*à haute voix*), puis THÉRÈSE.

Lis tout. — Commence au commencement.

JEANNE (*à demi-voix*).

Mais pas si fort, faites donc attention. Je n'ai pas le temps, et puis, il y a des choses que vous ne comprendriez pas : on parle de la politique, de M. de Robespierre ; on parle aussi de l'oncle de la R. Mère ; de Mgr de la Fare, vous savez, qui a prononcé de si beaux discours à l'Assemblée, pour défendre les Religieux. Maintenant il est caché à l'étranger, mais il continue à nous protéger : c'est grâce à lui que les

Sœurs et les élèves sont encore à Bollène. Tout cela, ce n'est pas ce journal qui le dit ; je l'ai appris de...

MADELEINE.

Quel est le nom de ce journal ?

JEANNE.

Ça, c'est le *Père Duchesne*.

LOUISE.

Oh ! le mauvais journal !

LES AUTRES.

Peut-être. Qu'en sais-tu ?

LÉONIE.

Mais, hâte-toi de nous le lire.

*La Religieuse s'approchant, le groupe se sépare.*

JEANNE.

Que vous êtes lentes, mais lentes à tresser cette guirlande pour la bonne Mère, qui l'attend ! allons, paresseuses, à l'ouvrage.

TOUTES (*s'y remettant avec un zèle affecté*).

Des fleurs ! des fleurs ! des lis ! des roses ! du laurier !

*La Religieuse s'éloigne, le groupe se reforme.*

JEANNE (*lisant à demi-voix*).

« Le moment est venu de démolir, jusqu'à la dernière pierre, ces couvents, foyers de fanatisme (1). »

MARIE.

Tiens, c'est une idée ! Nous dormirons en plein air, sous la tente ; ce sera très poétique.

LÉONIE.

Ce sera charmant... en été... surtout...  
*Les moyennes se sont peu à peu rapprochées ; les petites, à leur tour, s'avancent, curieuses.*

MARIE.

Allez vous amuser : c'est trop sérieux pour vous.

THÉRÈSE.

Nous voulons savoir, nous aussi : ça nous intéresse autant que vous, Mademoiselle de Rochegude.

JEANNE.

... « Foyers de fanatisme »... Laissez-moi tout lire...  
Et pour les éteindre à jamais, il faut y mettre le feu. »

LES PETITES.

Oh !

LES GRANDES.

Ah !

(1) C'est le fond des articles déclamatoires alors en usage dans la presse révolutionnaire, dont la phraséologie furibonde nous fait maintenant sourire, après avoir jadis terrorisé les masses.

JEANNE.

« Et brûler tout ce qui sera resté dedans ; tant pis pour les réfractaires et les retardataires. Ils se condamnent eux-mêmes au... (*c'est trop froissé*) mérité par leur rébellion contre la liberté et l'humanité... le temps presse. »

LOUISE.

De quand est ce journal ?

JEANNE.

Pourvu que la date y soit... c'est un vrai chiffon. Ah ! la voici : 26 messidor an II, c'est-à-dire, voyons, 14 juillet 93, anniversaire de la prise de la Bastille... Il y a 12 jours de cela. Ecoutez ce passage ; vous verrez comme c'est bien dit, bien écrit ; ce doit être signé M<sup>me</sup> de Sévigné ou M<sup>me</sup> de Maintenon.

MADELEINE.

Allons, ne critique pas ce journal ; il est plein d'esprit et d'une éloquence...

JEANNE.

Voici : « Maintenant que le dernier des monstres, ci-devant roi, a éternué dans le panier à son, il convient de le faire escorter dans son nouveau royaume par tous ses partisans et fidèles, les prêtres, les aristocrates, les moines, les nonnes, tous leurs amis et suppôts, tous les suspects et ceux qui sont suspects d'être

suspects, avec leurs parents, leurs enfants... (*ici c'est coupé*) à quelque classe qu'ils appartiennent, qu'ils soient bourgeois, gens de robe, artisans, hommes de négoce... (*ici une tache rouge*) paysans, les premiers d'entre les nobles ou les derniers du peuple... »

*Les enfants sont muettes et très émues.*

LÉONIE.

Voilà l'égalité devant le couteau de la... Nous sommes toutes menacées également, parce que toutes, nous avons des parents qui restent fidèles à leur devoir.

MADELEINE (*s'animant*).

Fidèles à Dieu, au Dieu de nos pères, au Dieu de l'Eglise !

MARIE.

Fidèles aussi à leur prince, au roi qui représente la patrie !

THÉRÈSE (*que les petites sont venues entourer*).

Elles disent que, si l'on doit mettre le feu à la maison, il faut aller faire ses malles.

LÉONIE.

Nous, nous resterons pour l'éteindre.

THÉRÈSE.

Tu veux te faire brûler vive ?

JEANNE.

Pourquoi pas ? Quand il le faut, il le faut. Voyez Jeanne d'Arc, est-ce que vous ne feriez pas comme elle ?

*Mouvements divers.*

MADELEINE.

Pour moi, il est sûr que, si l'on vient me donner à choisir entre une lâcheté et la loi de la conscience, je dirai : Non ! et on ne me le fera pas répéter.

MARIE.

Nos parents nous ont donné l'exemple.

LOUISE.

Nos maltresses nous le donneront aussi ; vous allez les voir, toutes, résister à tout plutôt que de prêter le serment, se laisser chasser, emprisonner et même...

THÉRÈSE.

Quel serment ?

MADELEINE.

Eh bien ! ce serment qui est une espèce d'apostasie.

THÉRÈSE.

Une apostasie ?.. Je ne me rappelle plus bien ce que c'est...

JEANNE.

Eh bien ! c'est renier sa foi de chrétien, de catholique, c'est se faire l'ennemi de l'Eglise... Le ferez-vous, ce serment ?

TOUTES.

Non, jamais !

MARIE.

C'est vite dit ; mais, quand vient le moment de souffrir et de... on se sent bien faible... Rappelez-vous saint Pierre, qui jurait de ne jamais renier Jésus-Christ ; il a suffi d'une plaisanterie d'une portière...

LOUISE.

Parce qu'il n'avait pas assez prié, sans doute ; si l'on se prépare bien en priant, on aura la grâce, le moment venu. Nous ne l'avons pas maintenant : un rien nous fait peur ; des pierres qu'on nous jette, des coups de sifflet, des menaces. Que serait-ce, si l'on venait nous chercher pour nous mettre dans les cachots... ou nous conduire à...

THÉRÈSE.

Mais il faut se préparer dès maintenant ! car on est pris à l'improviste. Ces gens-là n'attendent pas !

MADELEINE.

Nous devrions être prêts ; tous les moments sont bons.

MARIE.

On devrait nous mettre nos costumes de sortie. Si l'on venait maintenant, pourrions-nous sortir comme cela ? Quand je pense à ce qui est arrivé à ma chère cousine, la princesse de Lorgeril, l'amie de la reine, de mon âge et ma meilleure amie !

TOUTES.

Quoi donc ?

MARIE.

Ma belle cousine si bien élevée, si délicate, si douce, si aimable, si distinguée, si fière, si.... gâtée par ses parents...

LOUISE.

Bien... Après ?

MARIE.

Je me trouvais chez elle, le matin où des hommes à figures sauvages sont venus frapper à la porte de son hôtel, pour l'arrêter et la conduire à la... Bref, devinez à quelle heure ils sont venus.

LES PETITES.

8 h., 9 h., 10 h., midi.

MARIE.

A 6 heures du matin !... Elle qui ne s'était jamais levée avant 11 heures !...

LOUISE.

Elle ne devait pas se coucher à la même heure que nous... Savait-elle où on la conduisait ?

MARIE.

Certainement : elle savait que ce n'était pas en prison ; elle a trop bien compris. Eh bien ! on lui a donné... une demi-heure pour faire sa toilette !

MADELEINE.

C'était bien assez pour aller... où on la menait.

MARIE.

Encore faut-il une mise convenable pour paraître devant tant de monde. — La voilà troublée, pressée, obligée de choisir à la hâte une robe de... de circonstance. Enfin, elle en choisit une très bien faite, qu'elle avait étrennée, à la première soirée d'été, chez M<sup>me</sup> la duchesse de la Galissonnière, une robe de satin, gorge de pigeon.

PLUSIEURS MOYENNES.

Quelle couleur ?

MARIE.

Rose tendre, avec des nœuds de ruban ponceau et une magnifique garniture en point d'Angleterre ; un vrai nuage de dentelles qui descendait jusqu'aux pieds ; enfin la traîne était d'une longueur...

LOUISE.

Comme ta description... Alors ta cousine ?

THÉRÈSE.

Oh ! qu'elle devait être belle !

MARIE.

Mais elle n'était qu'à moitié coiffée : le fer... le fer n'était pas prêt, le fer n'était pas assez chaud... pour les frisons ; et il a fallu partir avec ces hommes ivres, déguenillés, qui juraient, qui crachaient partout sur les tapis ! Oh ! pauvre et chère cousine ! Enfin, elle descendit en mettant ses gants, ses gants jonquille. Et alors... elle qui, à Versailles, ne montait jamais que dans le carrosse de la reine, elle, toujours accompagnée de gentilshommes qui la saluaient bien bas et lui tenaient le marchepied...

TOUTES.

Eh bien ?

MARIE.

... On l'a fait monter... sur une charrette !...

THÉRÈSE.

Dieu ! qu'on doit être mal sur une charrette !

MARIE.

Il y avait encore de la paille, mais pas de siège. La

princesse se retenait aux montants, pour ne pas tomber à la renverse, car on est parti au grand trot...

LES PETITES.

Pour aller où ?

MARIE.

Mon père n'a jamais voulu me le dire... bien loin... (Se retournant vers les grandes.) Il croyait que je ne le comprenais pas. Avant de monter sur cette affreuse charrette, elle m'a embrassée, en me demandant tout bas : « Suis-je bien pâle ? » Elle avait oublié de se mettre un peu de rouge pour cacher sa pâleur ; elle avait oublié aussi de prendre son hermine pour se mettre au cou : il faisait froid, à 6 h. du matin ! Je lui ai prêté mon mantelet ; cela n'allait pas avec sa toilette, mais enfin... pourvu qu'elle n'ait pas eu froid... Elle m'a laissé sa croix d'or, enrichie de diamants...

LOUISE.

Il vaut bien mieux une croix de bois pour se préparer à... une mort chrétienne, au martyre ! Je plains ta chère et bonne cousine ; je plains aussi les parents qui lui avaient donné cette éducation. Elle n'a pas dû être élevée chez des Religieuses.

MARIE.

Oh ! non, mais à la maison ou plutôt à la cour. Sa tante était une chanoinesse, rentrée dans le monde.

LÉONIE.

Cela excuse en partie ta cousine d'avoir été attentive à la pose et coquette jusque...

MADELEINE.

Jusque dans la mort !... Quelle folie ! Ce n'est pas un exemple à suivre.

LOUISE.

Je me rappellerai toujours ce que nous disait, il y a quelque temps, la R. Mère, à la conférence spirituelle, vous savez, cette belle parole d'un Père de l'Eglise... lequel déjà ?

MADELEINE.

De Tertullien.

LOUISE.

Oui. Vous ne vous rappelez plus ? (*Dénégation.*) Un jour qu'il prêchait aux dames et aux demoiselles de son temps, entre deux persécutions, il disait à ces matrones chrétiennes, qui étaient restées quelque peu païennes dans leurs goûts : « Mais, sur ces têtes chargées de perles et de fleurs, défendues par un diadème de cheveux, par un casque de pierreries, où trouvera-t-elle une place... pour frapper... la hache du bourreau ? » (*Un silence.*)

LA SŒUR (*s'approchant*).

Mesdemoiselles, la cloche va sonner la fin de la

récréation. Cette guirlande est-elle prête ? Pouvons-nous l'offrir à la Très Sainte Vierge, en même temps que notre prière ?

THÉRÈSE.

Oh ! Madame, dites-nous, nous vous en prions, ce qu'il y a de vrai dans tout ce que...

JEANNE.

Est-il vrai que vous allez être chassées ?

MARIE.

Que l'on va congédier les élèves ?

MADELEINE.

Que fait-on à Paris ?

LÉONIE.

Et à Orange ?

THÉRÈSE.

Et ici à Bollène ? Nous entendons toutes sortes de menaces. Resterons-nous ici ?

LA SŒUR (*souriant*).

C'est beaucoup de questions à la fois ; mais votre curiosité est légitime. Ne vous effrayez pas trop. Notre R. Mère se propose précisément de venir vous préparer à... ce que l'on ne peut plus retarder.

*Plusieurs moyennes et petites s'effrayent.*

THÉRÈSE.

Mais nous ne sommes pas prêtes ! O mon Dieu, qu'est-ce qui va arriver ?... Il faut le savoir pour...

LA SOEUR (*souriant*).

Pour ?...

UNE TOUTE PETITE.

Si l'on doit venir nous fusiller avec des sabres, il faut bien nous préparer à monter sur l'échafaud.

LA SOEUR (*l'embrassant*).

Vous seriez toute prête, vous, mon ange ; mais il faut qu'il en reste sur la terre, des anges comme vous. Nous, nous partirons, je l'espère, pour là-haut.

*Quelques élèves pleurent.*

MADELEINE.

Oh ! ne dites pas cela ; nous ne vous laisserons pas partir... ou bien nous vous accompagnerons.

LA SOEUR.

Nous connaissons votre bon cœur, chères enfants ; mais, voici notre R. Mère.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, LA R. MÈRE ET TROIS SOEURS.

LA R. MÈRE.

Mes chères enfants, j'ai attendu jusqu'à ce jour

pour vous communiquer une résolution déjà prise depuis quelque temps ; mais j'en ai retardé, autant que je l'ai pu, la douloureuse exécution. Il faut nous séparer aujourd'hui même. (*Mouvements divers.*) J'espérais toujours que nous serions, vous et nous, oubliées. Il a déjà abattu tant de grands arbres, le grand vent de la Révolution, que j'espérais le voir passer par-dessus vos têtes : vous êtes de si mignonnes fleurettes, vous êtes de si timides colombes, cachées dans ce nid de mousse, sous le manteau de la divine Mère ! Mais vous avez contre vous le nom de vos parents, demeurés fermes dans leurs convictions religieuses. Vous savez que plusieurs d'entre eux ont dû s'exiler, et vous ont confiées à des parents moins exposés ou à des serviteurs fidèles. C'est à ces protecteurs que nous devons vous rendre, quand nous-mêmes nous ne pourrions plus vous garder. Cette heure pénible est arrivée. La municipalité de Bollène va venir nous expulser. Je veux que vous partiez auparavant.

— *Cris derrière le mur* : Dansons la Carmagnole, etc., etc. Le feu, le feu au couvent ! A Orange, au cirque, à la lanterne !... A mort ! A mort ! *Quelques pierres sont lancées dans le jardin. Les petites, effrayées, se servent autour des Sœurs, les grandes, près de la Vierge. On se tait un instant, en priant. Le chant et les cris vont en s'affaiblissant ; la R. Mère reprend :*

Ce n'est qu'une bande qui passe. Priez pour eux et pour nous. Qui sait ce qui nous attend ? Mes

enfants, nous comptons bien sur vos prières et sur votre persévérance. Chères petites âmes, à qui nous nous sommes dévouées avec toute l'affection maternelle que Jésus-Hostie met dans notre cœur de Sacramentine !... Avant d'aller faire vos préparatifs de départ, chantez encore une fois à la Gardienne de cette maison, qui a présidé à vos jeux comme à vos travaux, chantez-lui un de ces cantiques qui lui font à elle tant de plaisir et à nous tant de bien.

*Chant du SOUVENEZ-VOUS.*

*Le rideau tombe.*

## PERSONNAGES DE LA PIÈCE

La R. Mère DE LA FARE, supérieure des Sacramentines.  
 Sœur SAINTE-PÉLAGIE, Sacramentine.  
 Sœur de l'ANNONCIATION, Sacramentine.  
 Madame BLANC, bourgeoise.  
 Madame SAMUEL, bourgeoise.  
 La marquise DE CHANALEILLES.  
 Sœur THÉRÈSE DE JÉSUS, Visitandine.  
 Sœur AIMÉE DE JÉSUS, Sacramentine.  
 Sœur MADELEINE DE SAINT-SACREMENT, Ursuline.  
 MADELEINE FAURIE, jeune fille.  
 MIETTE, paysanne.  
 DIANA BLANC, jeune enfant.  
 M. SAMUEL, 1<sup>er</sup> délégué municipal.  
 M. JACQUES, 2<sup>e</sup> délégué municipal.  
 L'Accusateur public.

### FIGURANTS OU RÔLES TRÈS COURTS (1)

Le geôlier, un soldat, une tourière, le 3<sup>e</sup> délégué.  
 Soldats, foule.  
 Sœur THÉOTISTE.  
 Sœur SAINT-MATTHIEU.

(1) Si le nombre des personnages est considérable, c'est qu'il convenait de faire au moins figurer les treize